

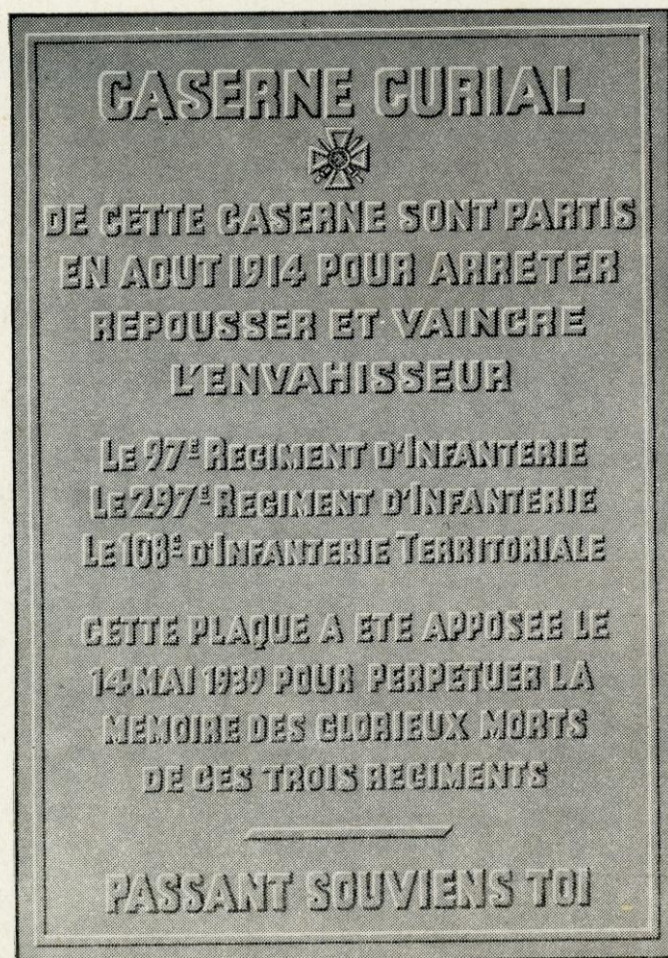


97^e R.I.A

97^e
RÉGIMENT
D'INFANTERIE
ALPINE



CONGRÈS DU 17 MAI 1953
A CHAMBÉRY



97^e
RÉGIMENT
D'INFANTERIE
ALPINE
CONGRÈS DU 17 MAI 1953
A CHAMBÉRY

97^e Régiment d'Infanterie Alpine

Le 97^e Régiment d'Infanterie Alpine a un passé lointain et glorieux. Il serait intéressant de remonter aux formations, régiments, demi-brigades, qui lui ont donné naissance ou ont porté le numéro 97, de les suivre dans leurs campagnes, leurs combats, leurs faits d'armes, leurs revers.

Mais cette esquisse n'a pas cette ambition. Elle se propose simplement de rappeler aux anciens de 14-18, aux jeunes de 39-40 qui se réuniront en Congrès à Chambéry le 17 mai 1953, les pages qu'ils ont écrites au livre de gloire de leur régiment et de donner des faits une relation capable d'évoquer en chacun d'eux des souvenirs personnels.

1914 - 1918

L'ALSACE. — Deux semaines après la déclaration de guerre, le 19 août 1914, le 97^e arrive sur la route de Zillisheim, il prend le flanc des pentes ardues et boisées ; les balles sifflent, on se couche, on avance par bonds, la musique joue la charge. L'ennemi est là-haut, sur le plateau. Comment l'atteindre ? Le 4^e bataillon a été engagé, puis le 1^{er}, puis le 3^e. Mais que faire contre des mitrailleuses ? Que de morts ! Que de blessés ! Le régiment a échoué et cependant, le même jour, le VII^e Corps rentre dans Mulhouse. Pendant que Mulhouse était reconquis, les plateaux qui dominent la Mortagne étaient menacés par suite de la retraite de nos troupes de Lorraine qui repassaient la Meurthe.

Les VOSGES. — Le 97^e est transporté dans les Vosges où il prend part à la bataille de la Mortagne. Mesnil-sur-Belvitte, Sainte-Barbe. Qui ne se rappelle ces plateaux où l'ennemi arrive en masse ! Il y est arrêté. Puis ce sont les durs combats des cols : La Chipotte, Barémont, le Haut-du-Bois. Les Alpains se battent dans les bois. L'ennemi est souvent invisible et risque de vous tourner, vous vise sans qu'on l'aperçoive ; les vivres arrivent difficilement, l'eau est rare, et le soir, quand on s'étend sur le sol qu'il faut conserver, on entend les cris des blessés.

Enfin, le 12 septembre, comme par miracle, l'ennemi s'est éclipsé. Est-ce une feinte ? Par le col de Barémont, le 97^e descend sur Etival. On lui apprend qu'une grande bataille vient de se terminer à notre avantage. C'est la bataille de la Marne ! Après un court repos, il traverse la Meurthe, reprend contact avec l'ennemi à la Fontenelle et se heurte à ses retranchements, puis à la fin septembre il pousse vers Cirey-Blâmont où il atteint l'ennemi en fuite. Quelques engagements tournent à notre avantage. Il est alors retiré du front. On lui fait entrevoir le repos, mais ce n'est qu'une illusion, car, après une marche forcée de 63 kilomètres, il arrive à Thaon-les-Vosges. Où va-t-il aller ?

L'ARTOIS. — Après deux jours de chemin de fer il débarque près d'Arras menacé par l'armée allemande qui veut nous tourner à l'Ouest. Sous l'impulsion du Général Barbot, commandant la 77^e Division, le 97^e arrête l'ennemi à Wancourt, mais pourra-t-il continuer son effort, maintenant que les Allemands progressent vers Neuville-Saint-Vaast et Souchez ? Il ne lui reste plus que mille hommes sur quatre mille qu'il avait au début de la campagne. Il tient toujours, alors que le repli avait été envisagé par le

Haut Commandement, et le 9 octobre il brise un nouvel assaut devant la ferme Chantecler. Les Allemands veulent percer à tout prix, et le 22, après un bombardement intense, l'attaque est déclenchée. Lutte ardente ! La ferme Chantecler est perdue. Mais le régiment se cramponne toujours au terrain. Arras n'est pas pris. Alors il va creuser des tranchées sur le large plateau que traverse la route de Béthune. Guerre nouvelle pour lui et qui lui donne quelque répit en attendant l'offensive. Elle a lieu le 9 mai 1915. Les Alpains s'élancent avec une fougue magnifique. Ils s'emparent au pas de gymnastique de trois lignes de tranchées. Le Cabaret Rouge est dépassé, le cimetière de Souchez est occupé; l'ennemi s'enfuit. Nos soldats sont essoufflés et auraient besoin de renfort. La percée est faite, mais il n'est pas possible d'aller plus loin. Le cimetière bombardé par l'ennemi doit être abandonné

Les gars du 97^e, après bien des années, se souviennent encore de cet admirable élan et en parlent avec fierté.

Le lendemain 10, c'est un grand deuil pour la Division. Le Général Barbot, chef légendaire, est mortellement blessé, alors qu'il inspectait les lignes, dans un secteur dangereux.

Le 16 juin, l'attaque est reprise. Après une violente préparation d'artillerie, les Alpains reprennent le cimetière de Souchez, mais ne vont pas plus loin. Le régiment vit alors pendant trois mois des jours monotones, près des cadavres qui se décomposent. Vie de tranchées où les mêmes besognes se répètent : corvées de soupe, aménagement de sacs à terre.

A la fin de l'été, une grande attaque, disait-on, se préparait. L'armée d'Artois devait percer vers Douai. Elle est déclenchée le 25 septembre 1915. Le Général en chef a dit tout son espoir dans le succès. Après que la préparation d'artillerie a longuement tonné, les hommes s'élancent hors de la tranchée, mais les mitrailleuses les arrêtent ; les pertes sont lourdes ; les unités vite épuisées se succèdent. Enfin l'ennemi est sur le point d'être tourné. Le 97^e s'empare de la garnison du Chemin des Pylônes, atteint le fond des Ecouloirs et la cote 119. Il y fait des prisonniers, prend des mitrailleuses et prive les Allemands de la crête d'où leur vue s'étendait fort loin. Ces faits d'armes lui valent sa première citation à l'ordre de l'armée : « Régiment Alpin qui, sous le commandement du Lieutenant-Colonel de Combarieu, a fait continuellement preuve d'une solidité et d'un dévouement à toute épreuve, s'est dépensé sans compter, soit dans les débuts de la campagne, soit dans les attaques du 9 mai, du 16 juin, du 25 septembre et jours suivants pour faire brèche dans les lignes ennemies ; y a pleinement réussi en s'emparant de plusieurs tranchées puissamment défendues et en progressant sur un terrain difficile et minutieusement défendu par l'ennemi. »

Le régiment demeure cinq mois sur la position conquise. Il est relevé par les troupes anglo-canadiennes qui s'illustreront dans le même secteur. Le 24 février 1916, il se dirige à Verdun. Il ne reviendra plus en Artois, mais c'est bien sur cette terre que, dans l'opiniâtreté et la souffrance, son âme s'est forgée.

VERDUN. — C'est en avant de l'Étang de Vaux et sur les pentes d'Hardaumont, le 11 mars 1916, que s'installe le 97^e. Il y restera jusqu'au 2 avril, subissant les attaques incessantes et inutiles de l'ennemi. Une seule tranchée : elle traverse le champ de bataille ; elle est peu profonde ; les officiers et les soldats s'y accroupissent et l'aménagent avec la pelle-bêche. L'abbé Bocqueraz, sergent aumônier, est parmi eux. De sa parole ardente il les reconforte comme il l'a fait dans l'Artois. Le bombardement est intense et répété. Il faut tenir coûte que coûte là où on vous a placé, et être assez trempé malgré la fatigue, le peu de vivres, le peu d'eau — on boit celle qui croupit dans les trous d'obus — pour repousser à tout instant l'assaut qui se prépare.

Le régiment est relevé dans la nuit du 1^{er} au 2 avril. Après plusieurs semaines consacrées aux travaux et à l'instruction, il occupe un secteur apparemment calme dans la Woëvre.

LA WOËVRE. — Cependant, la nuit, du bois de Mortmare, les Allemands inondent les saillants de leur « minen ». En deux mois, ces engins font plusieurs centaines de blessés.

Le jour, il faut sans cesse être aux aguets pour prévenir une attaque ou un coup de main.

Les Alpains quittent la Woëvre le 27 juillet. Ils se dirigent vers Toul. Là, ils se reposent, reprennent des forces et, le 19 août, ils sont transportés par voie de chemin de fer vers le front. Ils vont prendre part à la bataille de la Somme.

LA SOMME. — On leur a dit que l'infanterie n'avancait que sur des positions anéanties par l'artillerie et les voilà pleins de confiance. Le 4 septembre ils sont installés sur le haut des pentes d'une large cuvette d'où ils aperçoivent Barleux qu'à la fin juillet les Coloniaux n'ont pu atteindre. Les nôtres s'élancent vers

la première tranchée allemande à midi vingt-cinq, l'atteignent et descendent vers Barleux, mais leurs camarades de la deuxième vague ne peuvent les suivre et Barleux reste aux Allemands.

C'est de nouveau la vie de tranchée. On ne progresse plus. Cependant, le 17 octobre, nouvel engagement vers le sud de Barleux, Cléry-sur-Somme, Biaches. Le 2^e bataillon du 97^e occupe la Maissonnette et son saillant. Mais une très forte attaque ennemie, menée par des éléments frais et appuyée par un bombardement puissant, reprend la Maissonnette malgré une défense acharnée des nôtres qui y laissent presque tout effectif.

Du 24 novembre 1916 au 17 mars 1917, le 97^e occupe, entre Pernant et Hautebraye, au nord de l'Aisne, un secteur assez tranquille, lorsqu'un événement, dont les conséquences ne peuvent être préjugées, se produit. Les lignes allemandes d'Arras au nord-est de Soissons ont cédé, sans qu'il y ait eu à proprement parler de combats.

L'AISNE. — Epagny et Bagny sont à nous. Alors les Alpains, après avoir jeté sur le canal de l'Oise des passerelles légères, se dirigent en manœuvrant habilement vers le Moulin de Nogent et le Bain des Dames. A une distance de deux kilomètres, ils aperçoivent, sur un plateau, la ruine du donjon de Coucy-le-Château. Le 27 mars au soir, sortant des bois, ils gagnent les pentes à cent mètres des remparts, puis ils prennent sur les derrières de l'enceinte. L'unique route qui pouvait servir de retraite aux Allemands. Coucy est pris. Ce sont les 2^e et 3^e bataillons qui ont mené à bien cette opération. Elle fit grand bruit. Conséquence : tout le pays de l'Ailette, de Vic-sur-Aisne à la forêt de Saint-Gobain est délivré.

Du 3 mai au 24 juin et du 8 au 27 juillet, le régiment est en sentinelle devant le Chemin des Dames à la Royère et à Bray-en-Laonnois.

LE CHEMIN DES DAMES. — Souvenez-vous du plateau de la ferme de Certeaux, de l'Epine de Chevreigny, du Panthéon. L'ennemi attaque parfois avec des moyens puissants, ou se borne à de simples coups de main, réservant pour le soir ses bombardements intenses.

Le 27 juillet 1917, le 97^e est retiré du front et se dirige vers Lure. Repos et instruction.

Au début de septembre, il occupe un secteur entre Fulleren et le canal du Rhône au Rhin. L'automne est dans toute sa beauté ; la vie calme et reposante ; le pays accueillant. Il s'est battu non loin de là en 1914. Il se rappelle Zillisheim et Flaxlanden. Il revient en Alsace pour se retremper, s'exercer, se muscler.

Le 19 janvier 1918, il est mis en réserve au camp d'Arches, puis à Rambervillers, enfin à Epernay.

C'est de là qu'il se dirigera vers Lassigny pour être engagé dans la deuxième bataille de Picardie. Les Allemands, dès le 23 mars au soir, menacent Noyon. Notre 77^e Division, alertée dès le 25, doit occuper le front du Plessis-de-Roye et défendre le massif de la petite Suisse.

PLESSIS-DE-ROYE. — C'est au 97^e, qui a fait « continuellement preuve d'une solidité et d'un dévouement à toute épreuve » qu'il appartient de tenir le secteur du Plessis-de-Roye, visé par l'ennemi, parce qu'il ouvre la route vers Gury et Resson-sur-Matz.

Le régiment a deux bataillons en ligne, le 2^e, gardien du Plessis, village et château ; le 3^e qui étend son effectif du ruisseau du Pré de Vienne jusqu'à la route de Canny. L'ennemi, malgré les barrages, a pu s'approcher par des replis du terrain. La 7^e compagnie, vers la Porte Rouge, bien que cernée, tient jusqu'au bout. Le 2^e et le 3^e bataillon, qui se battent depuis six heures du matin, sont séparés l'un de l'autre et n'ont plus de munitions. Ils ne reçoivent plus les ordres du Colonel Tissier tué à son poste et dont on retrouvera le corps dans un taillis. Les Allemands sont maîtres du parc, mais épuisés et privés de nombreux officiers. La compagnie de mitrailleuses, la 2^e compagnie du 97^e s'efforcent de les maintenir derrière les murs. Alors, le Colonel de l'Infanterie divisionnaire décide d'envelopper toutes les positions perdues : le parc, le château, le village. Pour mener à bien la manœuvre il s'adresse au 1^{er} régiment marocain qui contre-attaque victorieusement.

Mais le succès avait été préparé par l'opiniâtreté et les sacrifices du 97^e qui lutta contre plusieurs régiments aussi longtemps qu'il put.

A partir du 12 juin, les Alpains retournent en Alsace et occupent un secteur vers Leimbach et Metzeral, au Sudelkopf. Le front demande une garde sévère, car les patrouilles allemandes cherchent à faire des incursions dans les saillants. Ils prennent contact avec les habitants du pays, à Saint-Amarin, à Wesserling, qui les accueillent avec sympathie et manifestent leur enthousiasme lorsque le régiment défile avec son drapeau.

Cependant, les Allemands s'emparaient du Chemin des Dames et poussaient jusqu'à la Marne.

A la fin du mois de juin, le 97^e est transporté vers Senlis. Il se remet à l'instruction, reprend le fusil de 1914, laisse la grenade, admire les petits chars Renault qui évoluent sur le terrain. On revient à la guerre de mouvement.

LA MARNE. — La 77^e Division est engagée le 15 juillet vers Festigny dans la quatrième bataille de Champagne. Le piton boisé, dit Bois des Châtaigniers, est le point essentiel du champ de bataille. Il est défendu par les Chasseurs. Le 1^{er} et le 2^e bataillons du 159^e R.I.A. l'ont attaqué avec succès. Le 19, au soir, le 97^e a le ferme espoir de l'enlever de vive force. L'ennemi résiste encore, mais, le lendemain matin, les Alpains, précédés de leurs chars d'assaut, vont jusqu'à la Marne.

Dans la nuit, les Allemands s'étaient repliés. Il s'agit de ne pas leur laisser de répit. Dès le soir du 20 juillet, le régiment va bivouaquer dans les forêts d'Igny-le-Jard, et le lendemain se dirige en camions vers la montagne de Reims où l'ennemi exerce une pression.

LA MONTAGNE DE REIMS. — Il doit enlever la crête et les bois. Le 1^{er} bataillon est à peine sur les pentes qu'il est arrêté par les mitrailleuses postées à la lisière ; mais il parvient cependant à percer la défense et à pénétrer à travers les nids de la seconde ligne.

Quant au 2^e bataillon, il demeure arrêté sur la crête, devant la première ligne. Pour avancer, il est obligé de réduire, les uns après les autres, les points de résistance.

Tous deux tiennent le terrain conquis.

Le bois des Dix-Hommées présente les mêmes difficultés. Il est garni de mitrailleuses et l'un des points les plus âprement défendus en contient au moins douze. Le 3^e bataillon s'y acharne pendant cinq jours. Il est victorieux. Et le 97^e attaque toujours, jusqu'au 29 au soir, où l'ennemi battu s'en va vers la Vesle.

Après ces rudes combats, couronnés de succès, il ne doute plus de la victoire.

Ce beau fait d'armes lui vaut la seconde citation à l'ordre de l'armée : « Régiment aux fières traditions qui, sur tous les champs de bataille, a affirmé les mêmes vertus d'abnégation et de bravoure. Après avoir manifesté par sa mâle résistance au Plessis-de-Roye son esprit de sacrifice, vient de faire preuve à nouveau, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Tron de Bouchony, des plus belles qualités offensives. Transporté, après huit jours de combats, sur un terrain difficile et âprement défendu, a enlevé d'un seul bond un massif boisé, hérissé de mitrailleuses; a progressé de deux kilomètres, enlevé quatre canons en actions, 120 mitrailleuses et capturé deux cents prisonniers. Sans perdre haleine, s'est acharné pendant sept jours à pousser de l'avant, pied à pied, avec un mordant remarquable, par une série d'attaques meurtrières et couronnées de succès. »

Le fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre lui est conférée.

Il occupe, du 24 août au 29 septembre, vers la Neuville et les abords de Reims, un secteur triste, au milieu des ruines où l'on sent l'odeur suffocante de l'yperite. Puis c'est la route vers l'inconnu.

LES FLANDRES. — Le régiment est en Flandre belge le 12 octobre 1918, au sud de Furnes. A partir du 14, il est engagé dans la première bataille de Belgique et va y jouer un rôle important. Il participe à la prise de la colline d'Hoogde, position qui commande toute la province. Il continue la lutte, avance à travers la campagne, prudemment, se heurte à des forces solides qu'il repousse, fait des prisonniers et, le 19 au soir, arrive aux bords de la Lys. Il s'établit à gauche, en face du canal dont les approches sont occupées par l'ennemi*

C'est aux chasseurs à pied qu'incombe le passage de la Lys. C'est une réussite étonnante.

Le 97^e reprendra le combat plus tard. Le 1^{er} novembre il se heurte à des régiments Franz et Augusta ; il les repousse après une lutte opiniâtre et progresse de plusieurs kilomètres.

La plaine de Gand s'ouvre devant lui.

Voici sa dernière citation à l'ordre de l'armée : « Régiment d'élite qui, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Tron de Bouchony a affirmé à nouveau sa réputation dans la bataille des Flandres. Du 14 au 19 octobre 1918, il bouscule l'ennemi, le fait reculer de sept kilomètres, lui arrache dans une lutte sévère des hauteurs énergiquement tenues, le poursuit et enlève à des réserves fraîches un village défendu désespérément. Malgré des pertes sérieuses et de vigoureuses contre-attaques, il s'empare, le 1^{er} novembre, des positions de la garde prussienne et progresse de dix kilomètres au cours de deux journées de durs combats. Du 12 octobre au 2 novembre a capturé cinq cents prisonniers, cinq pièces de canon, un matériel considérable. »

1939-1940

Dissous en 1924, le « Neuf-Sept » est reformé à Chambéry en 1939, car « la grande guerre » n'était pas la « der des ders ». Il est composé d'éléments actifs et de réserve. Il se fixe d'abord en Tarentaise pour y garder la vallée, puis, dès le 15 octobre il part en Alsace, s'installe dans la région de Reichshoffen, et au début de novembre il prend position en avant de la ligne Maginot à l'est de Bitche dans le secteur d'Éguelshardt, Sturzelbronn, Philippsbourg.

L'hiver est rude. Les « Chamois », tel est le nom que se sont donné les anciens, sont aux avant-postes au Kamelsberg, à l'Erleumuss, au Plateau de l'Exil, par — 30°. L'ennemi se promène dans la zone boisée et coupée qui s'étend entre la ligne Maginot et la frontière. Le Commandement crée alors des points d'appui d'où l'on envoie des patrouilles ; il organise des corps francs, un par bataillon, qui font des incursions en territoire ennemi ; mais le sol est truffé de mines et les Alpains eurent beaucoup à en souffrir.

Aimés des Alsaciens dont ils visitaient les villages : Offwiller, Rothbach, Schillersdorf, les Chamois quittent leur secteur le 15 avril et vont au repos dans le Jura.

Au début de mai l'offensive allemande se déclenche ; alors, le 97^e se dirige vers Soissons sous un bombardement intense et le 18 il prend position sur le canal de l'Ailette entre Chavignon et Pargny-Filain.

L'ennemi attaque sur l'Ailette, dès le 20. Le commandement français en fait sauter les ponts. Les forces allemandes exercent alors une pression qui leur permettra de prendre à revers toute la défense. Le régiment, commandé par le Lieutenant-Colonel Jacquin qui s'est installé à la Ferme de la Malmaison, contre-attaque et rejette vers la rive nord des éléments qui ont franchi le Pont Oger. Pendant quinze jours, sans rien céder, il lutte contre des troupes supérieures en nombre, qui renouvellent leurs attaques ; elles sont facilitées par des avions de reconnaissance qui survolent nos lignes, et que nos aviateurs ne gênent guère.

Le 5 juin, la poussée allemande est violente. Le bombardement est précis et puissant : bombes des Messerschmitt, obus de tout calibre. Le combat dure toute la journée : les bombardements et les assauts se répètent, mais les Alpains, attachés au sol, tiennent toujours.

Le 6 juin, le 97^e occupe toujours le Chemin des Dames ; il se bat à un contre trois, ses pertes sont élevées. Le soir, il résiste encore ; mais pour échapper à un débordement de notre gauche, l'ordre est donné, après minuit, à la Division de se replier derrière l'Aisne.

Avec les cinq cents hommes qui lui restent, il traverse les villages en ruines d'Aizy et Jouy, passe l'Aisne à Condé et continue la lutte, à un contre dix.

Le 8 juin il se replie derrière la Vesle, se bat sur la coupure de cette rivière. Le Commandant Fodéré y est gravement blessé. Les pertes sont sévères.

Les 9 et 10 juin, combats dans la région de Fère-en-Tardenois ; ce sont de dures journées pour les Alpains épuisés et réduits à une poignée d'hommes.

Le 11 juin, ce qui reste du régiment passe la Marne à Dormans et le regroupement se fait au village du Baizil. Il n'y a plus que quatre cents hommes et dix officiers.

Alors commence la retraite sous les bombardements de l'aviation ennemie qui semble s'acharner sur les nôtres. Les Alpains qui ont eu la volonté de vaincre ne se battent plus que pour l'honneur.

Maintenant, c'est la retraite : elle se fait sous les bombardements qui sont particulièrement violents aux abords des ponts. Ce qui reste du 97^e fait toujours front, quoique épuisé de fatigue. Guérilla des têtes de ponts, des bouchons. Il se retire sur Allemand, Saint-Loup, Villeneuve-Saint-Vistre, sur l'Aube, où les ponts ont déjà sauté. Plusieurs éléments sont faits prisonniers. Les autres franchissent la rivière à la nage ou par des moyens de fortune.

A partir du 13 juin, le repli se fait par petits groupes. Quelques coups de main encore, de ci, de là.

A l'armistice quelques hommes et le P.C. du régiment arrivent à Bénévent-l'Abbaye (Creuse).

Les Chamois de 39-40 ont montré les mêmes qualités de bravoure et d'abnégation que leurs aînés, mais la guerre qu'ils ont faite ne ressemblait à aucune autre et la fortune des armes leur a été contraire. Ils appartenaient à une division d'élite, la 28^e, commandée par le Général Lestien et citée à l'ordre de l'armée pour son esprit de sacrifice poussé jusqu'à la dernière limite.

Eux-mêmes ont été cités élogieusement à l'ordre de leur Division : « Régiment de formation qui, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Jacquin, a eu au feu la plus belle attitude. En particulier au cours de la

Historique du 97^e Régiment d'Infanterie Alpine publié à l'occasion du congrès du 17 mai 1953 à Chambéry. Périodes 1914-1918 et 1939-140. Numérisation le 16 juillet 2015.

bataille du 5 au 7 juin a vaillamment défendu ses positions et subi sur place les plus lourdes pertes, certains éléments du 3^e bataillon, aux ordres du Commandant Fodéré, arrivant même, après avoir reçu l'ordre de repli, à se frayer un chemin à travers les lignes ennemies, après avoir été complètement encerclés. »

Telle est votre histoire, Chers Camarades du 97^e. Elle est faite de vos efforts, de vos fatigues, de vos souffrances. Vous pouvez la raconter à vos enfants et petits-enfants. Ils ne rougiront pas de vous.

Chambéry, 10 mai 1953.

Cette brochure a été éditée
avec la collaboration
des IMPRIMERIES RÉUNIES
et
de l'IMPRIMERIE MODERNE
à CHAMBERY